

IRMA VOTH

DU MÊME AUTEUR
EN LANGUE FRANÇAISE

Drôle de tendresse, roman, Boréal et Seuil, 2005 ; coll. « Boréal compact », 2009.

Les Troutman volants, roman, Boréal, 2009.

Miriam Toews

IRMA VOTH

roman

*traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné*

Boréal

© Miriam Toews 2011
© Les Éditions du Boréal 2011 pour l'édition en langue française au Canada
Dépôt légal : 4^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2011 par Alfred A. Knopf
sous le titre *Irma Voth*.

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Toews, Miriam, 1964-

[Irma Voth. Français]

Irma Voth

Traduction de : Irma Voth.

ISBN 978-2-7646-2113-4

I. Saint-Martin, Lori. II. Gagné, Paul, 1961- . III. Titre. IV. Titre : Irma Voth.
Français.

PS8589.O63517614 2011 C813³.54 C2011-941644-1

PS9589.O63517614 2011

Pour ma mère, Elvira

UN

Jorge a dit qu'il ne reviendrait que quand j'aurais appris à être une meilleure épouse. Il a dit que, quand nous dormions, je pouvais le toucher, à condition que mon bras, ma jambe ou mon pied soit propre, mais que je ne pouvais pas l'étouffer en me collant contre lui comme une seconde peau. Je lui ai demandé comment j'allais faire puisque je ne le voyais presque plus, et il a dit c'est une bonne chose pour toi. Il a dit qu'on ment toujours quand on dit pourquoi on s'en va et qu'est-ce que ça change ? Je me suis mise dans l'embrasure de la porte pour l'empêcher de sortir et je l'ai supplié de ne pas s'en aller. Il a posé ses mains sur mes épaules et puis il a frotté mes bras comme pour me réchauffer et j'ai mis mes mains sur sa taille.

Je lui ai demandé comment je pouvais apprendre à être une bonne épouse sans mari pour m'exercer et il a dit que c'était à cause de questions de ce genre que je restais toute seule. Je lui ai demandé pourquoi il essayait de me décontenancer avec des réponses qui ne visaient qu'à catégoriser mes questions et je lui ai demandé pourquoi il était si bizarre depuis un certain temps et pourquoi il ne voulait pas que je dorme avec ma jambe

sur sa jambe et pourquoi il s'en allait toujours et pourquoi il essayait si fort de jouer les durs au lieu d'être juste Jorge et il m'a entraînée vers lui et il m'a dit d'arrêter de parler, s'il te plaît, d'arrêter de frissonner, d'arrêter de bloquer la porte, d'arrêter de pleurer et d'arrêter de l'aimer.

Je lui ai demandé comment j'étais censée faire ça et il a dit non, Irma, on n'est plus des enfants, ne dis plus rien. Je voulais lui demander ce que le fait de l'aimer avait de puéril mais j'ai fait ce qu'il m'a demandé et j'ai tenu ma langue. Il avait l'air si triste, ses yeux étaient vides, mi-clos, et il m'a embrassée et il est sorti. Mais avant de partir il m'a donné une lampe de poche flambant neuve avec des piles C et je lui en suis reconnaissante parce que le coin du monde où je vis est noir, on ne peut plus noir.

J'ai rencontré Jorge au rodéo à Rubio. Ce n'était ni un cow-boy ni un as du lasso. C'était juste un spectateur, assis dans les gradins. Normalement, nous n'avions pas la permission d'aller au rodéo, mais mon père était en visite dans une autre colonie au Belize et ma mère nous a dit, à ma sœur Aggie et à moi, que nous pouvions prendre le pick-up et aller passer la journée au rodéo à condition d'emmener les garçons avec nous pour qu'elle puisse se reposer. Elle était peut-être enceinte. Elle venait peut-être juste de perdre un bébé. Je ne suis pas sûre. Mais elle se moquait des règlements cet après-midi-là, et par miracle nous avons abouti dans un rodéo. Je ne sais pas si c'est la montée d'adrénaline provoquée par la seule

pensée d'être sortie de la ferme qui explique mon audace, mais j'ai remarqué Jorge, assis là tout seul, qui observait le spectacle avec intensité et qui de façon subtile faisait bouger son corps au gré des mouvements des vrais cow-boys, et je me suis dit que c'était drôle et j'ai décidé d'aller lui dire bonjour.

Tu fais semblant d'être un cow-boy? lui ai-je demandé en espagnol.

Il a souri, un peu embarrassé, je pense.

Et toi tu fais semblant d'être une *mennonitzcha*? a-t-il dit.

Non, j'en suis une pour de vrai.

Il m'a demandé si je voulais m'asseoir à côté de lui et j'ai dit oui, mais seulement quelques minutes, parce qu'il fallait que je retourne auprès d'Aggie et des garçons.

Nous avons bavardé en mauvais anglais et en mauvais espagnol mais la conversation a été limitée parce que ma hardiesse a disparu dès que j'ai été assise à côté de lui et mes genoux se sont mis à trembler à cause de la nervosité. J'avais peur que quelqu'un me voie en train de parler à un jeune Mexicain et le dise à mon père. Jorge m'a dit qu'il était en ville pour acheter quelque chose, je ne me rappelle plus quoi, pour sa mère qui vivait à Chihuahua. Il m'a dit qu'il gagnait sa vie en faisant passer des voitures de l'autre côté de la frontière, de Juárez à El Paso, qu'il touchait quarante dollars par voiture et qu'il ne posait pas de questions.

Des questions à propos de quoi? lui ai-je demandé.

N'importe quoi, a-t-il dit.

Oui, mais à propos de quoi en particulier? ai-je dit.

De ce qu'il y a dans les voitures, de qui me paie, de quand ou de n'importe quoi d'autre. Je ne pose pas de questions, a-t-il dit. Il semblait un peu nerveux, alors pendant une minute nous avons regardé les gens assis dans les gradins sans parler.

On nous observe, a-t-il dit.

Mais non, ai-je dit.

Ben, oui, en fait. Regarde le type là-bas. Il allait lever le bras pour me le montrer mais j'ai dit non, s'il te plaît, fais pas ça.

Il m'a dit que c'était bizarre qu'une mennonite assiste à un rodéo et j'ai dit ouais en effet. J'ai essayé de lui expliquer que les règles dictées par mon père étaient très sévères mais qu'il était en voyage et que ma mère était fatiguée et tout ça et nous avons commencé à parler des mères et des pères et il a fini par me raconter une histoire sur son père.

Tout ce que j'ai vraiment compris c'est que son père avait quitté sa mère quand il était petit garçon et un jour sa mère lui a dit qu'il allait le rencontrer pour la première fois et qu'il devait être sur son trente et un et rester sage. Elle a dit qu'elle allait le déposer à un carrefour près de chez lui et son père l'attendrait et ensuite ils auraient une conversation et ils mangeraient peut-être ensemble et après, quand ils auraient terminé, son père le laisserait au même endroit. Alors Jorge, qui avait cinq ans, a décidé qu'il devait laver ses tennis, surtout s'il devait être sur son trente et un pour voir son père. Il les a lavés dans la baignoire avec du shampoing et il les a mis à sécher au soleil. Le moment venu, sa mère l'a déposé au

carrefour et elle lui a dit au revoir et elle est partie et Jorge est resté là longtemps, à attendre. Le ciel s'est assombri. Puis il a commencé à pleuvoir et Jorge a commencé à se faire du souci. Où était son père ? Des hommes passaient devant lui en voiture, mais personne ne s'arrêtait pour le faire monter. Il pleuvait plus fort. Puis Jorge a baissé les yeux sur ses chaussures et il a remarqué qu'elles étaient couvertes de mousse. Des bulles flottaient autour et il ne savait pas ce qui se passait. Il était trop petit pour comprendre qu'il n'avait pas rincé ses tennis après les avoir lavés avec du shampoing et, là, la pluie les rinçait pour lui et le savon en sortait en faisant des bulles et de la mousse. Jorge se trouvait ridicule. Comme un clown. Il avait honte. Il était sur le point de les enlever pour les frotter dans la poussière du trottoir et les empêcher de mousser quand une voiture s'est arrêtée. Un homme en est sorti et a dit qu'il était son père. Il a demandé à Jorge ce qu'avaient ses tennis et Jorge lui a dit qu'il ne savait pas. Bizarrement, ils s'étaient juste mis à mousser comme ça et son père l'a regardé et lui a dit que normalement les chaussures ne faisaient pas ça. Jorge aurait voulu lui dire qu'il avait seulement cherché à se faire beau et propre pour lui, mais il ne trouvait pas les mots et il s'est mis à pleurer de honte.

Et ensuite ? ai-je demandé à Jorge.

Mon père m'a dit qu'il adorait mes chaussures, qu'elles étaient super, qu'il en voulait des pareilles, a dit Jorge. Je me suis senti beaucoup mieux. Et nous sommes allés manger un cocktail de crevettes. Après il m'a déposé au même carrefour et je ne l'ai jamais revu.

Ah bon, ai-je dit. Où est-il allé?

Je ne sais pas, a dit Jorge. Mais j'étais certain que c'était à cause de mes chaussures ridicules qu'il n'était pas revenu. J'ai compris qu'il m'avait menti. Il n'avait pas envie de chaussures moussantes, c'est sûr. Qui voudrait des chaussures pareilles? Alors j'ai fini par prendre la décision de ne plus faire l'imbécile dans la vie.

Mais tu faisais pas le clown, ai-je dit. Tu voulais juste avoir des chaussures propres pour rencontrer ton père. C'est ta mère qui te l'avait demandé.

Je sais, a-t-il dit, ce n'est peut-être pas rationnel. Après j'ai décidé que j'essaierais d'être un garçon plus cool et de faire moins d'efforts.

J'ai dit à Jorge que j'étais désolée de tout ça mais que je devais aller retrouver Aggie et les garçons.

Je suppose que je ne te reverrai jamais, toi non plus, a-t-il dit. Il souriait. Il m'a dit qu'il était heureux d'avoir fait ma connaissance et je lui ai dit qu'il pouvait venir me rendre visite dans notre champ, peut-être, à côté de l'avion-épandeur qui s'y était écrasé, et je lui ai indiqué le chemin et je lui ai dit que je l'attendrais dans la soirée.

Arrange-toi pour être sur ton trente et un et rester sage, lui ai-je dit. Mais je me suis mal exprimée en espagnol et il n'a pas compris ma petite blague, qui n'était pas drôle de toute façon, et il a seulement hoché la tête et il a dit qu'il attendrait toute la nuit et même toute l'année s'il le fallait. Et je n'avais pas l'habitude des déclarations romantiques comme celle-là et je lui ai dit non, ce sera moins long que ça. Je voulais lui dire que moi aussi j'avais pendant presque toute ma vie essayé de faire des

choses pour inciter des gens à rester et que ça n'avait jamais marché, mais j'ai pensé que notre relation, si je lui disais une chose pareille, serait à jamais placée sous le signe de l'échec.

Jorge est venu me rendre visite à quelques reprises, secrètement, pendant ses trajets entre El Paso et Chihuahua. Nous nous allongions sur la benne du pick-up et comptions les secondes que mettaient à s'évaporer les traînées blanches laissées par les avions. Si par hasard vous survoliez cet endroit, vous apercevriez une rangée de trois maisons et rien d'autre sur des kilomètres, sauf des champs de maïs et des pans de désert. La nôtre, à Jorge et moi, se trouve au milieu, et d'un côté il y a celle de mes parents et de l'autre la maison vide où mes cousins vivaient autrefois, avec entre elles un espace de la taille d'un terrain de foot ou d'un cimetière. Par temps clair je distingue les montagnes de la Sierra Madre à l'ouest et des fois je leur parle. Je les complimente sur leur force et leur solidité, et juste de m'entendre les dire me rappelle que ces mots ont une raison d'exister, qu'ils sonnent juste de temps en temps. C'est réconfortant. Il y a quelques villages par ici. Certains sont mexicains et d'autres mennonites, nous sommes triés comme des boutons, et nous sommes censés rester chacun dans notre coin.

Si Jorge venait le soir nous nous allongions dans la benne du pick-up, lui et moi, et nous contemplions les étoiles et nous tracions la forme des constellations et nous nous touchions doucement comme si nous étions des grands brûlés. Jorge m'a dit d'essayer de me détendre. Tu ne veux pas t'en aller d'ici ? a-t-il dit.

Je pense que oui, ai-je dit.

Alors même si ton père apprend la vérité, le pire qui puisse arriver, c'est que nous nous en allions.

Je sais, ai-je dit, mais. Mais alors on ne pourra plus revenir, vraiment.

Et alors ? a-t-il dit. Pourquoi tu voudrais revenir ?

Ben, ai-je dit. Je m'ennuierais de ma mère et de ma sœur et...

Mais, Irma, a-t-il dit, tu pourrais venir les voir en secret comme on fait maintenant.

Je ne sais pas.

Mais on s'aime toi et moi. On a dix-huit ans. On n'a plus tellement besoin de nos mères.

Il m'a dit que c'était comme un musée d'étoiles ici, il y en avait tellement, de toutes les sortes et de tous les âges, entreposées juste ici dans mon campo, où on veillait sur elles. Il a dit que je pouvais être la conservatrice du musée des étoiles.

J'aimerais mieux pas.

Je parle pour parler.

Je sais, ai-je dit, mais je ne suis pas bonne pour veiller sur quoi que ce soit.

Je sais, a-t-il dit, c'était pas pour de vrai, je disais ça juste comme ça.

Je sais, ai-je dit, mais je ne peux pas être la conservatrice de quoi que ce soit.

O.K., Irma. Je comprends. T'es pas obligée de t'occuper des étoiles, O.K. ? Je disais juste ça comme ça. C'était stupide.

Je voulais lui dire encore une fois que je n'arrivais pas à tenir les promesses et à garder les secrets et à empêcher les gens de partir. J'étais toujours sur le point de dire quelque chose à Jorge.

Le jour de nos noces personne n'est venu sauf le juge de paix du *Registro Civil* de Cuauhtémoc, qui a bouclé la cérémonie en moins d'une minute. Jorge lui avait indiqué le chemin de notre campo mais l'homme s'est perdu et il faisait noir quand il est enfin arrivé. Jorge avait apporté une chandelle et il l'a allumée et posée à côté du document que nous devions signer et quand je me suis penchée pour écrire mon nom, Irma Voth, mon voile a pris feu et Jorge me l'a enlevé et il l'a lancé par terre et piétiné. Nous étions dans un bosquet non loin de la ferme de mes parents. Le juge de paix m'a dit que j'avais de la chance et Jorge m'a pris la main et nous sommes partis en courant. Il portait une chemise blanche trop grande pour lui et des chaussures en plastique dur. Nous ne savions pas vraiment quoi faire mais après un bout de temps nous avons arrêté de courir et nous avons marché pendant longtemps et nous sommes allés chez moi et nous avons dit à mes parents que nous nous étions mariés et ma mère est allée dans sa chambre et elle a refermé la porte doucement et mon père m'a giflée. Jorge l'a plaqué contre le mur de la cuisine et lui a dit qu'il

le tuerait s'il me frappait encore. Je suis allée dans la chambre de ma mère et nous nous sommes embrassées et elle m'a demandé si j'aimais Jorge. J'ai dit oui. J'ai dit à ma mère que j'allais partir avec lui pour Chihuahua et que nous allions habiter chez la mère de Jorge jusqu'à ce que nous ayons trouvé du travail et un logement. Alors mon père est entré dans la chambre et a dit que Jorge et moi n'irions nulle part, que nous allions vivre dans la maison voisine et travailler pour lui et que dans le cas contraire il dénoncerait Jorge aux policiers, qui aimeraient mieux tirer une balle dans la tête d'un énième narco aux cheveux gras que de se donner la peine de remplir les papiers nécessaires à son arrestation. Son ton n'était ni féroce ni menaçant, il était juste clair et sans appel. Et ensuite il est sorti et ma mère est allée dans la cuisine et elle a mis sur la table du fromage et des petits pains et aussi un *platz* à la rhubarbe qu'elle a coupé en morceaux. Nous nous sommes assis avec elle, Jorge et moi, et elle a pris nos mains dans les siennes et prié pour notre bonheur et notre amour éternel. Elle a parlé doucement pour ne pas réveiller les enfants. Après elle nous a félicités en chuchotant en bas allemand et j'ai traduit pour Jorge et ils se sont souri, j'avais oublié que le sourire de ma mère était si joli. Jorge l'a remerciée du cadeau que j'étais et elle lui a demandé de protéger et de chérir ce cadeau. Puis mon père est revenu et a dit que nous n'étions plus les bienvenus sous son toit. Jorge et moi avons marché jusqu'à notre maison et il m'a pris la main et m'a demandé si je croyais que le juge de paix avait eu raison de dire que j'avais de la chance. Je me suis tournée

vers les montagnes de la Sierra Madre à l'ouest mais je ne les voyais pas dans le noir. La main de Jorge était un peu moite et je l'ai serrée et il a eu la gentillesse de se contenter de cette réponse.

On habitait gratis dans la maison mais on travaillait sans salaire pour mon père. On s'occupait des vaches et lui travaillait au champ et allait de campo en campo pour implorer les gens de préserver les anciennes traditions même si la sécheresse nous faisait crever. Son projet était de nous flanquer à la porte, Jorge et moi, dès que mes petits frères seraient assez vieux pour l'aider. Jorge a dit qu'il ne se faisait pas de souci parce qu'il avait d'autres moyens de gagner de l'argent et que lui et moi finirions par réaliser notre rêve de vivre dans un phare. Nous ne savions pas où il y en avait mais Jorge connaissait au Yucatán des gens qui nous donneraient un coup de main. Je ne savais même pas vraiment de quel côté se situait l'océan.

Mais plus rien de tout ça n'a d'importance à présent et c'est un peu gênant d'en parler parce que Jorge est parti et que je suis encore ici et qu'aucun phare ne se profile à l'horizon, aussi loin que je regarde.

Pendant toute cette année-là Jorge est parti et revenu et je ne savais jamais quand il allait se pointer et de toute manière ce n'était jamais pour longtemps et en réalité je ne voyais personne, sauf les vaches.

Un matin ma petite sœur Aggie est passée me voir en cachette et m'a donné des nouvelles. Elle m'a dit que

des cinéastes de Mexico emménageaient dans la maison vide voisine de la mienne et que mon père avait dit de ne pas leur adresser la parole et de faire comme s'ils n'étaient pas là.

Elle m'a aussi dit que son nouveau rêve était d'être chanteuse de *rancheras*, ballades où il est question d'amour et d'infidélité et de maris qui boivent. Elle avait chaque jour de nouveaux rêves.

Aggie me manquait. Son gros rire et ses petits tours me manquaient. Je m'ennuyais de l'écouter s'exercer à dire des jurons sous les couvertures pour ne pas que nos parents l'entendent. Elle a les cheveux blond-blanc et le visage brun à cause du soleil et des yeux bleus si clairs qu'ils sont presque translucides, comme ceux d'un loup. Elle m'a dit que le soleil et la lune sont les yeux de Dieu et que quand l'un se ferme l'autre s'ouvre pour nous espionner. Quand on voit les deux en même temps on est dans de beaux draps et la seule solution c'est de se sauver. Depuis mon mariage avec Jorge elle n'avait pas le droit de me parler, et c'est pour ça qu'elle venait en cachette, mais elle ne venait pas vraiment en cachette, du moins pas totalement, parce que d'habitude ma mère savait qu'elle allait venir et des fois elle m'envoyait des choses.

Selon mon père, Jorge était plus intéressé à chercher des sensations fortes à Chihuahua qu'à s'occuper des vaches et du maïs au Campo 6.5. Il avait d'autres raisons de ne pas aimer Jorge mais la vraie raison c'était que j'avais épousé un non-mennonite. Il y a longtemps, dans les années 1920, sept hommes de la communauté

mennonite ont fait le voyage entre le Manitoba et le Palais présidentiel de Mexico pour conclure un marché. On leur avait offert des terres pour une bouchée de pain et ils avaient décidé de déplacer tous les membres de leur colonie du Canada central vers le Mexique, où ils ne seraient pas tenus d'envoyer leurs enfants à l'école ou de leur apprendre à parler anglais ou de leur faire porter des vêtements normaux. Les mennonites avaient vu le jour cinq cents ans plus tôt en Hollande : un certain Menno Simons avait été si ému par les hymnes que chantaient des prisonniers anabaptistes avant d'être exécutés par l'Inquisition espagnole qu'il avait épousé leur cause et était devenu leur leader. Puis ils avaient commencé à parcourir le monde et à établir des colonies, à la recherche de liberté et de solitude et de paix et de débouchés pour leur fromage. Divers pays nous accordent l'asile à condition que nous nous tenions tranquilles et que nous contribuions à l'économie en cultivant la terre sans faire parler de nous. Nous vivons comme des fantômes. Puis, parfois, ces mêmes pays décident qu'il nous faut devenir de vrais citoyens après tout et nous obligent à faire des choses comme nous enrôler dans l'armée ou payer des impôts ou respecter les lois et nous plions bagage au milieu de la nuit et nous mettons le cap sur un autre pays où nous pourrions mener une vie pure mais légèrement hors contexte. Notre devise vient de l'épître de saint Jacques : *Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu.*